

Préface

**Nicolas Baygert, Esther Durin,
Élise Maas et Loïc Nicolas¹**

À l'origine de cet ouvrage : un colloque international organisé à Bruxelles, les 6 et 7 juin 2017, sur les liens entre communication et radicalité. Sujet brûlant et crucial ! En effet, la radicalité dans toutes ses dimensions – objet de nombreuses études en sociologie de l'action collective, mais aussi en philosophie – constitue un terrain d'enquête particulièrement fertile au regard de la variété des corpus qu'elle nourrit et des mobilisations qu'elle porte à l'intérieur de l'espace social et politique ; dans le champ des idées comme dans celui des médias (lesquels champs, du reste, peuvent se recouper).

Lieu travaillé par des luttes symboliques visant la définition de la *réalité* (que celle-ci soit sociale, historique ou empirique), la parole radicale ressemble à cette « arène en réduction » dont parle Mikhaïl Bakhtine (1977 [1929] : 67). Une arène où s'illustrent, s'entrecroisent et s'affrontent visions du monde, idées, projets et dynamiques contradictoires. Ceci dit, malgré l'intérêt du terrain, les recherches dédiées à la radicalité, en communication politique comme en sciences du langage, n'en restent pas moins marginales. C'est à ce vide (au moins relatif) qu'entend répondre cette publication qui réunit des recherches pluridisciplinaires.

Dérivé du latin tardif *radicalis* (qui tient à la racine, à l'essence, c'est-à-dire au caractère premier et fondamental de quelque chose), le terme « radical » a subi d'importants déplacements de sens et de nombreux investissements politiques jusqu'aujourd'hui. À cet égard, il convient de prêter attention aux arrière-plans topiques et aux univers de représentation que charrient ses contextes d'usage.

Communiquer (sur) la radicalité consiste bien à mobiliser « un ensemble de savoir-faire relatifs à l'anticipation des pratiques de reprise, de transformation et de reformulation des énoncés et de leur contenu » (Krieg-Planque, 2006 : 36). Au reste, on

¹ Nicolas Baygert est Docteur en Sciences de l'information et de la communication (Université de Paris-Sorbonne et Université catholique de Louvain) et Chargé de cours à l'IHECS, à l'ULB, au CELSA et à Sciences Po Paris. Esther Durin est doctorante en Sciences du langage (Université Paul-Valéry-Montpellier / Praxiling) et Chargée de cours à l'IHECS. Élise Maas est Docteur en Sciences de l'information et de la communication de l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, gestionnaire de la section « Relations publiques » de l'IHECS, et enseignante-chercheuse à l'Université libre de Bruxelles (ReSIC) ainsi qu'à l'IHECS. Loïc Nicolas est Docteur en langues et lettres de l'ULB, collaborateur scientifique dans cette institution, formateur à l'IHECS et speechwriter politique. Ils sont membres, tous les quatre, du laboratoire PROTAGORAS.

comprend pourquoi la circulation des termes « radical », « radicalité », « radicalisme », « radicalisation », « dé-radicalisation »... mérite une attention privilégiée, et suppose une analyse approfondie des stéréotypes socioculturels et langagiers qui habitent l'espace médiatique. Les articles de Patrick Charaudeau, d'une part, d'Amandine Kervella, Aurélia Lamy et Éric Kergosien, d'autre part, de Pascal Marchand, enfin, tâchent d'analyser la construction de l'objet « radicalité » dans le contexte intellectuel, politique ou journalistique français. Le premier auteur s'efforce de mettre en lumière la controverse sociale autour de la notion de « radicalité » dans ses rapports avec l'islam. Y a-t-il une « islamisation de la radicalité », comme le soutient Olivier Roy ou, au contraire, une « radicalisation de l'islam », comme l'assure Gilles Kepel ? Les deux autres textes étudient la circulation du terme « radical » dans différents champs et soulignent la dépolitisation de ses usages, autant que les enjeux sociaux portés par celle-ci. On comprend ici, via les cooccurrences révélées par l'analyse, que la définition (souvent floue et ambiguë) du terme conditionne la compréhension de la « radicalité », en tant que phénomène socio-politique, et les réponses à même de lui être apportées par les pouvoirs publics.

Ceci étant, les campagnes de communication menées par Daesh (à travers ses magazines *Dabiq* et *Dar al-Islam* ou sur Youtube) constituent, à bien des égards, un terrain privilégié d'investigation. C'est à celui-ci que s'attachent les textes de Mohamed Fahmi, Laura Ascone et Jacques Henno. Qu'il s'agisse d'analyser le schéma rhétorique du djihadiste à travers l'expression de la menace, ou de questionner la tension entre discours radical et radicalité idéologique, Ascone et Fahmi en viennent à faire surgir des éléments de rationalité constitutifs du discours de l'organisation « État islamique ». Henno, quant à lui, s'interroge sur la « promesse d'éternité » – au cœur de la trace numérique – et sur le statut qu'elle occupe dans la motivation de l'acte radical, en l'occurrence l'attentat suicide.

Sachant qu'il ne s'agit pas seulement de prendre en compte la communication d'organisations dites « radicales », mais aussi les contre-discours institutionnels qu'elle suscite, de même que leurs répliques, deux textes s'intéressent au dialogisme qui habite ces discours croisés. Zineb Benrahhah Serghini, Lucile Desmoulins et Robert Nardone donnent à lire une analyse sémiotique visant à comparer les spots audiovisuels de recrutement produits par l'armée française, d'une part, par l'organisation « État islamique », d'autre part. Stella Laperuta et Sébastien Lucas, de leur côté, portent attention au détournement et à la neutralisation argumentative des campagnes anti-djihad de l'État français par la même organisation djihadiste.

En tout état de cause, la « radicalité » fonctionne comme un opérateur de mobilisation et de subjectivation collectives, mais encore comme une puissante ressource rhétorique. Se dire « radical », c'est afficher sa rupture en se rattachant à ce qui est (jugé)

essentiel, premier, fondateur. C'est se positionner «contre» (peu importe contre *quoi*, d'ailleurs), et chercher à tirer profit de l'affrontement et du changement, eux-mêmes radicaux, que cette attitude porte en puissance. En ce sens, les contributions de Naomi Djedji et de Malik Samassekou nous conduisent à aborder la radicalité, réelle ou fantasmée, propre au discours militant. Le premier texte nous invite à considérer la lutte communicationnelle (via des campagnes d'affichage ou encore sur Twitter) autour des normes corporelles promues par la société contemporaine de consommation. Le deuxième offre, pour sa part, une réflexion relative à l'étiquetage «radical» des discours de l'ONG «Transparency International France» et aux contradictions qui en découlent. Des questions se posent alors en termes de légitimité, de cohérence et de lisibilité des messages portés par l'association.

Peu ou prou, la mobilisation aussi bien politique que médiatique des termes «radicalité» et «extrémisme» (termes à peu près interchangeables) vient sans cesse réactiver la frontière morale censée fixer, pour tout un chacun, «les limites du pensable, de l'argumentable, du narrable, du scriptible» (Angenot, 1989: 12). Voici pourquoi ce volume se situe au croisement des sciences du langage, des sciences de l'information et de la communication, et de la théorie politique; au croisement du théorique, du descriptif et du pratique également.

À l'évidence, la revendication de la radicalité devient, à des degrés divers, un moyen privilégié pour arpenter, de nouveau, l'espace politique en assumant la dimension fondamentalement plurielle, contrastée, polémique, et «agonistique» de celui-ci (Nicolas, Albert: 2010).

Bibliographie

Angenot Marc, 1989, «Hégémonie, dissidence et contre-discours : réflexions sur les périphéries du discours social en 1889», *Études littéraires*, vol. 22, n° 2, 1989, p. 11-24.

Bakhtine Mikhaïl, *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Éditions de Minuit, 1977 [1929].

Krieg-Planque Alice, «“Formules” et “lieux discursifs” : propositions pour l'analyse du discours politique», *Semen*, n° 21, 2006, p. 19-47.

Nicolas Loïc et Albert Luce (dir.), *Polémique et rhétorique de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, Éd. De Boeck, 2010.